

Alexandre Chenevert : cercle vicieux et évasions manquées

Agnes Whitfield

Volume 8, numéro 1, 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/600282ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/600282ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-921X (imprimé)

1918-5499 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Whitfield, A. (1974). Compte rendu de [*Alexandre Chenevert : cercle vicieux et évasions manquées*]. *Voix et images du pays*, 8(1), 107–125.
<https://doi.org/10.7202/600282ar>

Alexandre Chenevert : cercle vicieux et évasions manquées

« Nous souffrons tous un peu de cette manière bête », a dit Gabrielle Roy à propos de son personnage préféré, Alexandre Chenevert, lors d'une interview à Radio-Canada en 1961. Face à cet homme chétif, torturé par des crampes d'estomac, par des nuits d'insomnie, par de nombreux petits soucis quotidiens, le commentaire de M^{ne} Roy paraît d'une vérité tout à fait évidente. Il n'y a pas de doute qu'Alexandre souffre beaucoup et, en un sens, bêtement : d'une part, parce qu'il partage l'insécurité économique de la petite-bourgeoisie des années cinquante et l'insécurité globale de l'âge atomique ; et, d'autre part, parce qu'il éprouve un sentiment exagéré de culpabilité envers sa mère¹. Cependant, le but de cette étude n'est pas d'analyser à fond les causes de cette souffrance, mais plutôt de mettre en évidence la forme qu'elle prend. « Souffrance bête, selon Gabrielle Roy, peut-être ; mais en tout cas, souffrance structurée. C'est donc la nature et la signification de cette structure que l'étude qui suit cherche à mettre en relief.

Les trois premiers chapitres du livre, en tant qu'ils détiennent en quelque sorte la clé de la structure de la souffrance du caissier, méritent d'abord notre

1. Gérard Bessette a très bien montré l'importance du thème de la mère dans *Alexandre Chenevert* et chez Gabrielle Roy en général. Voir ses deux articles : « *Alexandre Chenevert* de Gabrielle Roy », *Études littéraires*, Vol. 2, n° 2, août 1969 ; et « *la Route d'Altamont*, clef de *la Montagne secrète* », *Livres et auteurs canadiens 1966*, p. 19-25.

attention. À la première lecture, ce qui frappe dans le chapitre initial, me semble-t-il, c'est une certaine atmosphère de claustration jointe à la frénésie angoissée des réflexions du protagoniste. Ce dernier « tourne la tête sur l'oreiller, de gauche à droite, de droite à gauche² », de plus en plus obsédé par son incapacité de comprendre l'actualité politique de son époque. La voix de la radio lui paraît toujours la même :

toujours souple, toujours persuasive, tellement convaincante : « !! faut se méfier des Soviets... » « Nos alliés, les Russes... » Quand donc avait-elle dit vrai ? Maintenant, il était à prévoir que l'Amérique s'allierait un jour aux anciens ennemis allemands pour combattre les Russes, alliés d'hier. « Alors, ce n'était pas la peine de leur faire la guerre », protesta Alexandre. Alliés, ennemis, alliés...³

« Le cœur impatient d'Alexandre part pour une espèce de tour du monde⁴ ». Plus tard il est question du « va-et-vient d'une âme captive⁵ ». Le caissier n'en peut plus « de rester lié à lui-même⁶ ». Ces quelques citations suffisent pour indiquer la présence, dans ce premier chapitre, de deux forces différentes. D'une part, il y a la courbe que trace le voyage d'Alexandre « autour du globe⁷ ». D'autre part, il y a la ligne horizontale⁸ formée par l'oreiller où la tête du caissier se déplace de gauche à droite.

La signification que ces deux mouvements ou ces deux forces peuvent avoir chez Alexandre est très bien mise en évidence par un passage extrêmement révélateur qui mérite d'être cité en entier, malgré sa longueur. On y voit Alexandre en train de faire le tour du monde. Il va des Anglais aux Américains en passant par les Français et les Juifs de Pologne pour arriver enfin à son propre peuple :

Qu'est-ce qu'Alexandre avait commencé de chercher en partant autour du globe ? De toute façon il n'allait pas le trouver chez les Anglais. On n'avait qu'à les regarder agir, ici, au Canada, pour constater leur goût de domination. D'ailleurs l'Anglais pour Alexandre, c'était l'ennemi héréditaire, proposé par l'histoire, l'école, l'entourage, celui dont il pourrait à peine se passer, tant, en le perdant, ses griefs manqueraient d'emploi.

2. G. Roy, *Alexandre Chenevert*, Montréal, Beauchemin, 1964, p. 12.

3. *Ibid.*, p. 14.

4. *Ibid.*, p. 19.

5. *Ibid.*, p. 28.

6. *Ibid.*, p. 27.

7. *Ibid.*, p. 19.

8. L'aspect dynamique de cette ligne de force est sans doute mieux représenté par le « va-et-vient de l'âme captive ». De toute façon, toute opposition statique-dynamique deviendra claire par la suite.

Aux Français, Alexandre reprocha d'avoir fait tort à la religion par de mauvais livres et par le nombre de leurs libres penseurs. Il ne put pardonner aux Juifs de contrôler — c'était indéniable, il l'avait lu récemment — les industries de la fourrure, de la bonneterie, de la presse, du cinéma. Il revit le Juif de Pologne, mais il se demanda s'il n'avait pas été fabriqué de toute pièce par l'imagination juive, habile à apitoyer le monde comme à toute autre forme de propagande. Quant aux Américains, ils étaient coupables d'avoir proposé le progrès matériel comme but essentiel de la vie. Alexandre se rabattit sur les siens, ses compatriotes. Leurs défauts lui furent instantanément visibles : l'envie, l'habitude de se plaindre plutôt que de s'affirmer, de haïr plutôt que d'aimer ; beaucoup d'arrogance, par contre, quand ils se montraient les plus forts : bref, les défauts des hommes en général, mais dans ce cas, ils faisaient mal à Alexandre. Il en arriva à ses intimes, à ses quelques connaissances. Celui-ci, à qui il avait autrefois rendu service, l'évitait ; celui-là ne lui avait pas remboursé un petit prêt d'argent consenti depuis longtemps ; tel autre, à qui il avait cru pouvoir se confier, répandait dans le dos d'Alexandre que « le pauvre Chenevert tournait à la misanthropie ». Des sensations vraiment aigres l'agitèrent. Il découvrait des motifs précis de souffrir des hommes. Certainement, il faisait de la gastrite. Le grand voyage d'Alexandre aboutissait à un désert⁹.

Dans ce passage, les pensées d'Alexandre assument une structure très particulière : elle se compose d'une série de cercles concentriques. Commençant par la circonférence, il y a d'abord le globe et ensuite le Québec, l'entourage d'Alexandre, Alexandre lui-même, son estomac et enfin une espèce de désert intérieur. Le cercle le plus large garde à la fois un aspect dynamique, représenté par le mouvement d'Alexandre, et un aspect statique, représenté par le globe en tant que forme circulaire. Mais, dans tous les autres cas, il faut constater que la force circulaire étudiée ci-dessus s'est figée en une forme statique. Dans une certaine mesure il en va de même pour la force linéaire qui ne sert ici qu'à indiquer le degré de rétrécissement de chaque cercle au fur et à mesure que les pensées du caissier vont du globe au désert.

La tendance qu'ont ces deux forces à perdre leur aspect dynamique pour s'immobiliser prend une nouvelle signification lorsqu'on considère de nouveau l'atmosphère de claustration qui domine le premier chapitre du livre. Il est maintenant possible d'assigner une structure précise à ce va-et-vient de l'âme captive d'Alexandre. Ces cercles, une fois figés en formes statiques, ne servent plus qu'à marquer les limites d'un certain espace intérieur. Quel que soit le

9. *Ibid.*, p. 19-20.

diamètre du cercle et par conséquent l'étendue de l'espace intérieur, cet espace n'en a pas moins, aux yeux du caissier, toutes les qualités d'une prison. L'âme d'Alexandre, c'est-à-dire son centre affectif et intellectuel, tout en étant capable d'osciller à l'intérieur d'un cercle ou, à la rigueur, d'élargir ce cercle pour en former un plus grand, se bute tôt ou tard contre un cercle qui l'enferme définitivement. On peut illustrer cette configuration de cercles et d'oscillations qui représente la structure de l'espace intérieur d'Alexandre à l'aide d'une diagramme :

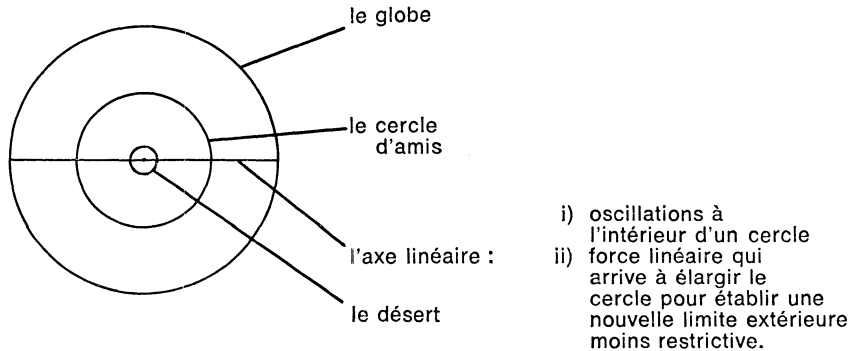


Figure A : Structure de l'espace intérieur d'Alexandre

La limite extérieure de cet espace peut paraître, aux yeux du lecteur, très nébuleuse, mais pour Alexandre l'impression de claustration demeure toujours très forte comme le passage suivant l'indique :

De penser à l'immortalité de l'âme tout en contemplant ses orteils lui paraissait presque inconvenant. Mais, au fait, pourquoi serait-ce irrespectueux ? Qu'est-ce qui était incongru : les pensées, la hauteur qu'elles atteignaient, leur éloignement de la servitude humaine ? Ou bien les besoins trop fréquents d'un homme nerveux ? Il y avait de l'ironie dans tout cela. Un homme ne devrait pas penser ; ou bien, ne pas avoir à éliminer de déchets.

Alexandre se mit à prier. Il pria volontiers quand il reconnaissait sa chétive condition¹⁰.

10. G. Roy, *Alexandre Chenevert*, op. cit., p. 15. Je laisse de côté l'interprétation psychanalytique que donne G. Bessette à ce passage (Voir son article auquel j'ai déjà fait allusion : « *Alexandre Chenevert* de Gabrielle Roy ») car, comme je l'ai indiqué au début, c'est la structure et non pas les causes de la souffrance d'Alexandre que j'ai préféré étudier.

Cette fois-ci la grandeur de l'immortalité envisagée par le caissier remplace le globe de la première série de cercles concentriques en tant que limite extérieure¹¹, tandis que les déchets prennent la place du désert en tant que limite intérieure. Cependant l'accent ici porte surtout sur les sentiments qu'éprouve Alexandre pris comme une bête dans le piège de son propre espace intérieur. Il souffre des limitations d'une telle existence, de cette « chétive condition ». Cependant, comme il le dit lui-même, tout en ignorant les causes profondes du phénomène, il y a une certaine ironie « dans tout cela ». Ironie à cause de la disproportion entre l'immortalité et les déchets, certes ; mais ironie aussi à cause d'un certain mélange confus de deux mondes différents. L'idée de l'immortalité appartient au monde subjectif (ou imaginaire) du caissier, tandis que les déchets existent dans le monde objectif ; néanmoins tous les deux jouent un rôle dans la structure de l'espace intérieur d'Alexandre. Le même genre de confusion existe dans la première série de cercles concentriques. Dans ce cas-ci, le globe correspondrait en quelque sorte aux déchets, tandis que le désert appartiendrait, comme l'immortalité, au monde subjectif. D'ailleurs, une telle distinction reste peu satisfaisante. L'impression qui domine est celle de la confusion.

C'est pour cette raison qu'il sera utile maintenant d'analyser plus profondément la nature de l'espace intérieur d'Alexandre et de scruter en particulier les rapports qui existent entre cet espace intérieur et l'espace extérieur (ou objectif). À cet égard, le passage suivant est très révélateur :

- A. « Alors, ce n'était pas la peine de leur faire la guerre », protesta Alexandre. Alliés, ennemis, alliés... il alluma la petite lampe de chevet, jeta un regard au réveille-matin. Il y avait vingt minutes seulement qu'il était éveillé.
- B. A côté de lui Madame Chenevert dormait. Comment pouvait-elle dormir alors que la guerre menaçait d'éclater ?
[...]
D'ailleurs, à supposer qu'il n'y ait plus de raison de
- A. partir en guerre, on ne pourrait pas détruire les munitions : ce serait du gaspillage ; il faudrait les utiliser.
- B. A côté de lui madame Chenevert dormait. Comment
Dans la salle de bains, il se prit à réfléchir plus intensément¹².

11. La limite extérieure n'est plus ici complètement spatiale (même si j'ai utilisé « la hauteur qu'atteignaient les pensées » comme un élément spatial qui ajoute une troisième dimension à la première série de cercles). Je reviendrai plus loin sur l'aspect temporel de l'immortalité.

12. G. Roy, *Alexandre Chenevert, op. cit.*, p. 14.

Ce passage se divise, comme je l'ai indiqué par les lettres A et B, en deux mouvements opposés et alternatifs. Dans le premier paragraphe les pensées du caissier tournent en rond. À cette alternance constante des mots, « alliés, ennemis, alliés » répond dans le deuxième paragraphe la menace de l'éclatement de la guerre. Le troisième paragraphe reprend l'idée d'une impasse mais cette idée est suivie cette fois-ci par le brusque mouvement d'Alexandre. Il y a donc, semble-t-il, une certaine correspondance entre l'idée d'un éclatement et l'action d'Alexandre.

Le passage en entier témoigne aussi de la présence de la forme circulaire et de l'axe linéaire, les deux éléments qui, comme nous l'avons vu, déterminent la structure de l'espace intérieur du caissier. Les deux paragraphes A fournissent un exemple de la forme circulaire, tandis que les deux paragraphes B correspondent à l'axe linéaire. En ce sens l'action brusque d'Alexandre assume une signification seconde plus profonde. On dirait qu'Alexandre, en se levant pour aller dans la salle de bains, espère s'échapper du cercle vicieux de ses pensées et, par conséquent, de son propre espace intérieur circulaire. Cependant cette tentative d'évasion échoue car c'est dans la salle de bains qu'Alexandre réfléchit à l'immortalité et aux déchets. Ces réflexions sont suivies par d'autres, aussi peu réjouissantes, jusqu'au moment où :

Pieds nus, frileux dans son pyjama fripé, il *erra* dans l'appartement. De tout son cœur, il désirait que les Juifs eussent un pays. Il entra dans la cuisine. [...] Il éprouvait cependant qu'il y a quelque chose d'humiliant à être homme et à ne pas lutter contre le malheur. Il prit un biscuit sec dans une grosse boîte *ronde*, [...] Il eut l'idée d'aller sur-le-champ consulter l'encyclopédie, mais il se mit plutôt à la recherche du bicarbonate de soude¹³.

En fait, ce qui se passe c'est que l'appartement assume la nature restrictive de l'espace intérieur d'Alexandre. Chaque pièce correspond, selon sa grandeur (si on pouvait les superposer), à un des cercles dans une série de cercles concentriques dont la limite extérieure est formée par l'appartement entier.

Cette correspondance entre la structure de l'espace intérieur du caissier et de l'espace extérieur (c'est-à-dire les lieux qu'il habite ou qu'il fréquente) devient encore plus frappante dans le deuxième chapitre du livre. Alexandre, coiffé d'un chapeau rond¹⁴, entre dans la grande salle de la banque, s'installe

13. G. Roy, *Alexandre Chenevert*, *op. cit.*, p. 16. [C'est moi qui souligne.]

14. Ce chapeau, par sa forme ronde souvent mentionnée par l'auteur, assume quelques-unes des dimensions d'un véritable symbole de l'espace intérieur du caissier.

dans sa cage, y compte des pièces de monnaie, et reprend ses pensées frénétiques de la nuit précédente. Cette fois il s'agit d'une oscillation entre les pièces de monnaie et l'éternité :

Et d'ici même, comme il attaquait sa trentième dizaine, Alexandre aperçut l'éternité. Il se trouva confronté avec des temps incommensurables, perdus dans l'invisible. Le sentiment de cette grandeur étreignit tout à coup le caissier comme une menace. Il ne pouvait tout de même pas être dans le même instant et à ses cents et à son âme. Car, comment alors continuer à empiler des pièces de monnaie ¹⁵ ?

Dans le troisième chapitre, Alexandre, qui porte de nouveau son chapeau melon, entre dans le North-Western Lunch. Il pense encore à l'impossibilité « de distinguer les alliés des ennemis ¹⁶ » tandis que le restaurant reprend sur le plan de l'espace extérieur la forme circulaire de ses réflexions :

Ce North-Western Lunch, par l'espace, les colonnes, le faux marbre des tables, par une impression de vide malgré la foule, rappelait assez la banque d'Alexandre Chenevert. Il ne s'y trouvait pas trop dépaycé, c'est-à-dire point trop éloigné de son dépaysement familial, de la sensation réconfortante, sous une voûte profonde, d'être petit, insignifiant et peut-être même invisible, parmi les autres, sous le regard de Dieu qu'il imaginait presque toujours mécontent d'Alexandre Chenevert ¹⁷.

Il s'agit maintenant de tirer quelques conclusions de cette correspondance évidente entre l'espace intérieur du caissier et les lieux qu'il fréquente. D'abord cette correspondance se base sur la structure circulaire qui caractérise les deux espaces. Cette structure circulaire s'explique, premièrement, par le choix (conscient ou inconscient) de certains lieux de la part de l'auteur, et deuxièmement, par la vision du monde d'Alexandre ¹⁸. Laissons de côté, pour l'instant, le rôle de G. Roy pour mieux étudier la vision du monde du caissier. Ce dernier, comme je l'ai indiqué ci-dessus, témoigne souvent d'une certaine tendance à incorporer, dans son propre espace intérieur, des objets ou des formes qui existent dans le monde objectif. À cet égard les déchets marquent la limite

15. G. Roy, *Alexandre Chenevert, op. cit.*, p. 39.

16. *Ibid.*, p. 56.

17. *Ibid.*, p. 57.

18. Une telle distinction entre l'auteur et la vision du monde de son personnage principal est très équivoque, surtout lorsqu'on pense à la description du North-Western Lunch. A ce moment ce n'est pas Alexandre qui parle, mais l'auteur elle-même. Cette alternance de la part de G. Roy entre le point de vue omniscient et le point de vue d'Alexandre est très gênante. J'en reparlerai à la fin de cette analyse.

entre l'espace objectif (déchets → salle de bains, appartement) et l'espace intérieur d'Alexandre (déchets → immortalité). Il en va de même pour les pièces de monnaie à la banque. Ce qui se passe, semble-t-il, c'est que le caissier, tellement sensible à la structure restrictive de son espace intérieur¹⁹, attribue au monde objectif la même structure. Tout ce phénomène, bien sûr, se passe au niveau de l'inconscient, ce qui est très bien mis en évidence par le passage où Alexandre essaie de se libérer par un déplacement physique.

Et voici qu'apparaît le véritable problème du caissier. Étant donné la structure circulaire et restrictive de son espace intérieur, et la contamination de sa vision du monde par les structures de cet espace intérieur, il s'agit maintenant de savoir comment Alexandre essaie de se libérer. Les structures de sa souffrance sont explicites ; il faut donc passer à l'analyse de ses tentatives d'évasion.

En fait les réactions d'Alexandre, face à sa souffrance, se divisent en trois catégories d'après leur rapport avec les structures de son espace intérieur. La première catégorie, que j'appellerai la catégorie des évasions constructives, comprend les moyens d'évasion par lesquels il cherche à dépasser la circonférence restrictive de cet espace intérieur. Il s'agit, en gros, d'un prolongement optatif des forces linéaires étudiées ci-dessus. Au lieu de se réduire à des oscillations bornées, ces moyens d'évasion témoignent du désir, de la part du caissier, de sortir de son cercle vicieux pour entrer authentiquement en contact avec le monde objectif. Dans cette catégorie se situent la promenade, le voyage et les relations inter-personnelles.

À l'opposé de ces évasions constructives, il existe un deuxième genre d'évasion que j'appellerai « l'évasion vers le néant ». Au lieu d'un mouvement vers le monde extérieur, il s'agit ici d'une retraite vers l'intérieur. Alexandre n'essaie plus de faire face au monde réel ; il tourne au contraire son regard vers une sorte de désert intérieur. C'est le thème de l'île déserte et de la forêt tranquille.

La dernière sorte d'évasion est également négative. Elle prend la forme d'un soulagement momentané des nerfs. Alexandre se sent de plus en plus enfermé. La limite extérieure de son espace subjectif pèse de plus en plus lourd. Il arrive alors un moment où le caissier n'en peut plus et où il éclate. Du

19. Cette sensibilité n'égale pas, bien sûr, lucidité. Alexandre ne sait pas très bien ce qui se passe mais il en souffre quand même.

point de vue des structures, cette évasion se situe au niveau de la limite extérieure de l'espace subjectif d'Alexandre. Il s'agit en quelque sorte d'une vibration brusque du cercle.

Je reparlerai en détail de ces trois catégories d'évasions. Pour l'instant, revenons au diagramme représentant la structure de l'espace intérieur du caissier (Figure A). Il est maintenant possible de compléter ce diagramme en y ajoutant la représentation structurale des trois sortes d'évasions d'Alexandre :

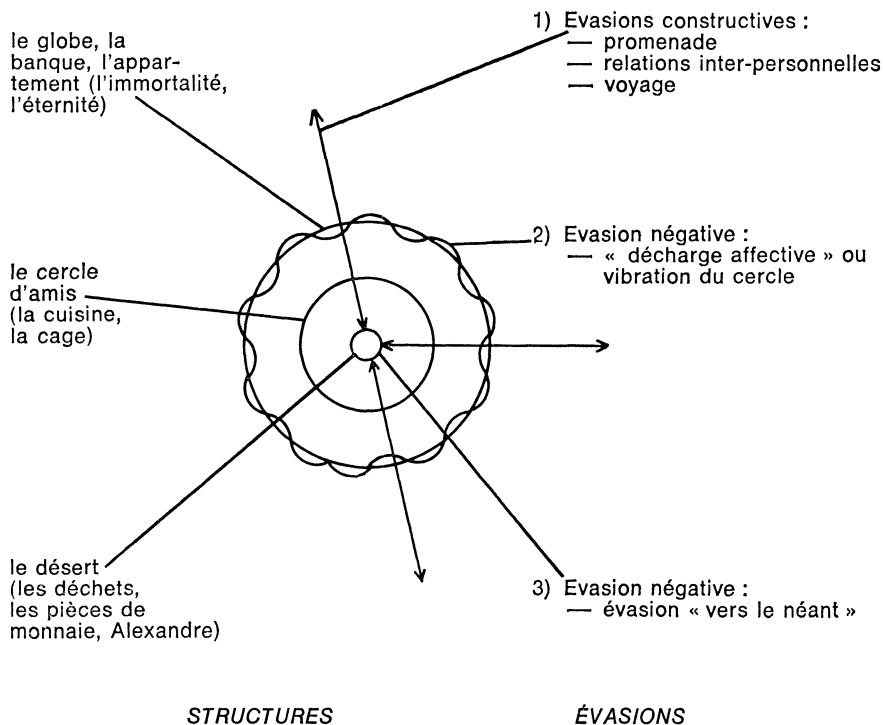


Figure B : Structure de l'espace intérieur et des évasions d'Alexandre

Une fois les structures de l'espace intérieur et des évasions du caissier établies, il ne reste qu'à analyser l'efficacité de ces tentatives d'évasion. Commençons par étudier les deux catégories d'évasions négatives, vouées à l'échec

de par leur structure même ²⁰. L'évasion qui prend la forme d'un soulagement momentané des nerfs revient souvent dans le texte. C'est ce qui se passe, par exemple, lorsque la femme d'Alexandre tombe malade :

Un soir, en rentrant chez lui, il trouva sa femme allongée sur son lit, toute pâle, les traits tirés.

Il éclata en reproches. « Pourquoi n'était-elle pas allée se faire soigner à temps ? Est-ce que cela avait du bon sens d'avoir été si têtue ? Est-ce qu'elle croyait par hasard qu'une maladie se guérissait toute seule ou qu'on pouvait commander indéfiniment au pauvre corps ²¹ ? »

Il s'agit là d'une sorte de « décharge affective » qui, tout en apaisant un peu la tension nerveuse du caissier, ne change rien aux données concrètes qui ont provoqué l'éclatement. Cette « décharge affective » prend plusieurs formes chez Alexandre. En présence d'Eugénie, c'est la colère du frustré. À la banque, devant M. Fontaine, c'est un éclat de folie :

— Cent dollars ! gémit Alexandre.

Une sorte de folie s'empara de lui. Il porta la main à la tête. Il ébouriffa ses cheveux. [...]

Et, tout à coup, lui qui ne riait jamais, il se mit à faire aller ses épaules dans un mouvement d'hilarité. Une détente brusque relâcha les nerfs du visage. Médusé, Alexandre vit pour ainsi dire en ce moment sa propre délivrance ²².

Pendant, quelle que soit la forme qu'elle prend, cette évasion n'apporte rien de permanent au caissier.

Il en va de même pour l'évasion « vers le néant ». Toutefois, il vaut la peine d'étudier les situations qui provoquent ce genre d'évasion. Le rêve d'une île déserte ou d'une forêt tranquille (qui est la forme que prend cette évasion vers le néant chez Alexandre) revient cinq fois dans le livre. Les trois premiers exemples de ce thème se présentent sous la forme d'un rêve qui succède immédiatement à quelque expérience angoissante. Ainsi, dans le premier chapitre, lorsque Alexandre, en proie à une série de pensées circulaires, n'arrive pas à s'endormir, il se laisse entraîner par le rêve suivant :

20. Nous avons vu que le véritable problème du caissier, c'est de réussir à sortir du cercle vicieux de son espace intérieur. Tout effort qui ne cherche pas à dépasser la limite extérieure de cet espace subjectif ne pourra donc jamais apporter une solution permanente à ses difficultés.

21. *Alexandre Chenevert, op. cit.*, p. 121-122.

22. *Ibid.*, p. 85-86.

Il imagina une forêt profonde. Il allait, se frayant un chemin dans un silence parfait. Il trouvait une cabane abandonnée. Il se laissait tomber sur un lit de sangle. Il n'y avait là ni journaux, ni radio, ni réveille-matin. Alexandre s'apaisait. Ses mains commençaient à se desserrer. Sa bouche se déplissa quelque peu. Les arbres de la forêt furent agités par le vent. Ces arbres imaginés par Alexandre étaient d'un accueil plein de bonté, tendre, vert, et sa nostalgie inconsciente leur imprimait un mouvement léger qui le charmait. C'était comme un doux bruit de pluie autour d'Alexandre. Une sensation de repos envahissait son âme à l'aise dans la seule vie végétale²³.

Ce passage, qui ne vaudrait pas la peine d'être cité pour sa qualité littéraire, met en évidence, et par l'image de la pluie qui entoure le caissier et par sa ressemblance avec le séjour au lac Vert, le thème du retour au sein de la mère.

Plus tard, lors de son premier entretien avec M. Fontaine (le directeur de la banque où il travaille), Alexandre a un autre rêve du même genre. Il s'agit de :

... l'île de corail, son île du Pacifique où, s'il pouvait seulement l'atteindre, Alexandre s'imaginait qu'il serait un homme bon²⁴.

Cette fois-ci, l'idée du retour à la mère est remplacée par le rêve d'un lieu où Alexandre ne se sentirait plus coupable. Ce même désir « d'une île déserte²⁵ » lui revient la nuit où il se croit menacé par sa femme et sa fille qui parlent de lui avant de s'endormir.

Les deux dernières reprises du thème de l'évasion « vers le néant » ont lieu lorsque le caissier est à l'hôpital, et sont liées, d'une part, à l'évocation du Paradis par l'aumônier et, d'autre part, aux effets de l'héroïne. C'est l'image de la forêt au lac Vert qui revient dans les deux cas. En somme l'évasion « vers le néant », tout en indiquant sur le plan des structures une retraite vers l'intérieur du cercle, révèle, au niveau de la psychanalyse, la présence chez Alexandre des deux désirs suivants : celui du retour au sein de la mère et celui du refuge contre tout sentiment de culpabilité²⁶. Je reviendrai plus loin sur la signification de ces désirs. Pour l'instant il est plus utile de passer à l'analyse des évasions constructives.

23. *Alexandre Chenevert, op. cit.*, p. 24.

24. *Ibid.*, p. 102.

25. On peut considérer que cette image d'une île déserte garde, dans la mesure où elle est aussi entourée d'eau, quelques aspects d'un retour au sein de la mère. Au fond, c'est une image assez banale.

26. D'ailleurs, le retour au sein de la mère lui fournit un refuge contre ses sentiments de culpabilité. Les deux désirs se trouvent donc liés l'un à l'autre. De nouveau je rejoins l'interprétation que donne G. Bessette. (Voir son article auquel j'ai déjà fait allusion : « *Alexandre Chenevert de Gabrielle Roy* ».)

Comme je l'ai indiqué ci-dessus, il s'agit de ces tentatives qui ont pour but le dépassement de la limite extérieure de l'espace subjectif d'Alexandre et l'établissement d'un rapport authentique entre les deux espaces. J'ai inclus dans cette catégorie la promenade, le voyage, et les relations inter-personnelles, car, au niveau des structures, ces trois tentatives se basent sur la ligne droite. Elles fournissent donc à Alexandre, théoriquement du moins, des moyens de sortir du cercle vicieux de sa souffrance. En réalité il en va tout autrement. Pourquoi ?

Indiquons d'abord que la promenade et le voyage appartiennent au domaine des déplacements physiques, et non pas au domaine des changements psychologiques. Le fait qu'Alexandre les considère comme moyens d'évasion n'est qu'une illustration de plus de la confusion qui existe chez lui entre les structures du monde réel et la structure de son espace intérieur. Cette confusion, que j'ai déjà signalée à propos du passage où Alexandre se lève brusquement pour se déplacer à l'intérieur de son appartement²⁷, est aussi très évidente lorsque le caissier se promène la nuit en ville. À cet égard, le passage suivant est révélateur :

C'était le seul remède qu'il avait contre l'agitation, le remords, et même contre la fatigue de ses nerfs. [...]

Il avait dû couvrir ainsi deux mille milles, trois mille milles peut-être dans sa vie ; autrement dit, s'il avait marché tout droit, sans s'arrêter, sa mauvaise humeur aurait pu lui faire traverser le pays en entier. Alexandre aurait pu aller d'un océan à l'autre, mené par le désarroi de s'être desservi auprès des autres par son visage, par ses paroles²⁸.

Même dans ses déplacements physiques, Alexandre arrive à tourner en rond. Ses déplacements quotidiens assument d'ailleurs la même configuration circulaire :

Alexandre se traînait de la banque au North-Western Lunch ; du cafeteria à sa cage ; de là au boulevard Saint-Laurent ; un tout petit circuit qui exigeait plus d'efforts, plus de fatigue que d'accomplir le tour du monde²⁹.

Si la promenade échoue donc, en tant qu'évasion, ce n'est pas seulement parce qu'elle n'agit pas sur le véritable problème du caissier (c'est-à-dire sur la structure de son espace intérieur), mais aussi parce qu'elle prend, vers le milieu du livre, la même forme circulaire qui caractérise cet espace intérieur.

27. *Alexandre Chenevert, op. cit.*, p. 14.

28. *Ibid.*, p. 114.

29. *Ibid.*, p. 118.

Au début du livre, les déplacements d'Alexandre à l'intérieur de son appartement, tout en restant fidèles (quant à leur structure) à la forme linéaire, sont aussi voués à l'échec. Ils ne font que reprendre sur le plan spatial, les oscillations affectives du caissier à l'intérieur de son cercle vicieux. Cependant, le fait que la forme linéaire de ces déplacements physiques soit remplacée plus tard par une configuration circulaire est assez significatif. On dirait qu'Alexandre devient, du moins au niveau des structures, de moins en moins capable de se libérer. Je reviendrai plus loin à cette conclusion de nature encore provisoire. Passons maintenant à la deuxième forme d'évasion constructive du caissier, c'est-à-dire au voyage.

Alexandre connaît deux sortes de voyages. D'une part, il y a des courses en taxi à l'hôpital qui se rattachent plus étroitement au thème de la maladie, qu'au thème du voyage. D'autre part, il y a le grand voyage en autobus au lac Vert. Ce voyage, y compris le séjour au lac Vert, vaut la peine d'être étudié en détail puisqu'il a l'air d'être une évasion réussie. D'ailleurs c'est sans doute la tentative d'évasion la plus ambitieuse et la plus développée du livre. Sur le plan des structures il s'agit d'un déplacement linéaire hors du cercle de l'existence quotidienne du caissier. En outre, après l'arrivée du caissier au lac Vert, la nature restrictive de son espace intérieur semble s'affaiblir et disparaître. Même si Alexandre apporte à la campagne son chapeau rond habituel, symbole en quelque sorte de la structure de son espace intérieur, il s'en débarrasse tôt en faveur d'un « ancien panama au bord éraillé³⁰ ». Par opposition à la perte de son parapluie qui le tracasse à Montréal, Alexandre, au lac Vert, s'associe de nouveau aux formes droites. Il y est question pour la première fois d'une pipe, des lignes et des cannes (« l'attirail frustré de pêcheur³¹ ») dont se sert Le Gardeur. Et lors de son réveil, le matin, Alexandre

commenc[e] sa toilette avec soin, comme autrefois, alors qu'il s'efforçait de se disposer par la propreté et la discipline à une vie droite et digne³².

Il arrive même à jouir d'un nouveau rapport avec les êtres vivants, d'abord avec les animaux tels que Noiraud, l'écureuil, et les oiseaux, et ensuite avec la famille Le Gardeur.

Est-ce qu'il s'agit donc, comme ces exemples semblent l'indiquer, d'un véritable dépassement des structures restrictives de l'espace intérieur d'Alexan-

30. G. Roy, *op. cit.*, p. 212.

31. *Ibid.*, p. 225.

32. G. Roy, *op. cit.*, p. 209.

dre, et, par conséquent, d'une prise de contact authentique avec le monde objectif ? La réponse à cette question est, malheureusement, négative. Comme je l'ai indiqué plus haut, le séjour au lac Vert constitue une sorte de retour au sein de la mère et un refuge contre tout sentiment de culpabilité. Le lecteur retrouve, cette fois-ci sous la rubrique de l'évasion par le voyage, les deux éléments de l'évasion « vers le néant ». En fait, c'est toujours la structure circulaire qui domine. Assis au milieu du lac dans une barque qui le berce, Alexandre s'abandonne à cette maternelle sollicitude qui l'entoure.

Cependant, ce voyage au lac Vert aurait pu réussir quand même en tant qu'évasion, si le caissier était parvenu à l'intégrer à l'ensemble de sa vie. Une étude de ses relations avec autrui et de sa conception particulière du temps montrera à quel point et pour quelles raisons Alexandre n'a pas été capable de profiter de manière permanente de son expérience au lac Vert.

Dès le début du livre, il est possible de retrouver dans les relations interpersonnelles du caissier la forme circulaire de son espace intérieur. Alexandre est constamment entouré par le regard des autres. À la banque :

Avec l'allure d'un coupable, il guetta le moment où personne n'aurait les yeux sur lui, et il déposa sur sa langue un comprimé au goût acide ³³.

Au North-Western Lunch, lorsqu'il vérifie la monnaie que lui rend la caissière, il aperçoit « des regards hostiles qui le harcèlent ³⁴ ». En aidant sa femme à descendre l'escalier pour prendre le taxi qui doit les amener à l'hôpital, Alexandre imagine

le spectacle un peu ridicule qu'ils devaient offrir. Il l'avait toujours lu dans le regard des autres : ils étaient de ces couples que les gens s'arrêtent pour voir passer ³⁵.

Il se sent particulièrement écrasé par le regard des autres lorsqu'il s'agit de quelque figure autoritaire, telle que M. Fontaine, le pape Pie XII, le fondateur de la banque ou Dieu. Son voyage au lac Vert ne change rien à cette crainte du regard des autres. Le petit chat des Le Gardeur est à cet égard très important. Si Alexandre avait pu l'amener à Montréal, le petit chat aurait pu servir de lien concret entre la sociabilité et le bonheur qu'il connaissait au lac Vert (résultat de son retour symbolique au sein de la mère et à l'enfance) et sa vie restreinte

33. G. Roy, *op. cit.*, p. 46.

34. *Ibid.*, p. 59.

35. *Ibid.*, p. 125.

et craintive à Montréal. Dès son retour à la grande ville, donc, Alexandre se sent de nouveau entouré par le malheur, par les appels des pancartes. Ses relations avec Eugénie reprennent et offrent, comme auparavant, un mélange de compassion et d'irritation.

Et voici qu'apparaît la véritable signification de la structure circulaire de l'espace intérieur d'Alexandre. La limite extérieure de cet espace représente en quelque sorte le sentiment exagéré de culpabilité dont il souffre. Rappelons-nous que le caissier rêve toujours d'une île déserte ou d'une forêt tranquille lorsqu'il se sent le plus menacé par quelqu'un ou par quelque chose. Ce n'est qu'au lac Vert, lors de son retour à la mère, que le cercle de ces sentiments de culpabilité desserre son étreinte douloureuse. L'étude des structures de la souffrance d'Alexandre rejoint ainsi l'interprétation psychocritique de son comportement et démontre, au niveau des structures, à quel point il a intériorisé son sentiment de culpabilité.

Il en va de même pour la structure temporelle de cette souffrance. Comme je l'ai indiqué plus haut, Alexandre a une conception particulière du temps. De même qu'il n'arrive pas à intégrer son séjour au lac Vert à l'ensemble de sa vie, il n'arrive pas davantage à concevoir un temps qui ne serait plus discontinu. Le livre est plein de références à l'instant. Pendant sa nuit d'insomnie qui remplit le premier chapitre du roman, il arrive un moment où

le désir de commencer tout de suite sa nouvelle vie le tortur[e] d'impatience. C'était comme s'il lui eût fallu saisir ses bonnes intentions à l'instant, sans quoi elles lui échapperaient.
— Eugénie, supplia-t-il.

Si elle s'était éveillée à cette minute, Alexandre serait peut-être parvenu à lui exprimer des sentiments d'une délicatesse dont elle ne se doutait pas...³⁶

Ce morcellement du temps en instants distincts et discontinus se présente, à un niveau différent, sous la forme d'une rupture entre les générations. Si Alexandre se rend compte qu'il a quelques-unes des caractéristiques de sa mère et que sa propre incapacité d'être heureux se répète chez sa fille, il se rend compte aussi de l'existence d'une sorte de faille entre les générations. De même qu'il ne peut profiter de ses propres expériences pour évoluer vers un état d'âme plus agréable, il ne peut non plus aider sa fille à échapper à sa propre condition. Comme il le dit lui-même, « ce qui était impardonnable chez Irène, c'était

36. G. Roy, *op. cit.*, p. 22.

d'être maintenant malheureuse, faute de l'avoir écouté³⁷ ». Ce passage révèle aussi la présence chez Alexandre d'un grand fatalisme. Tout se passe dans sa vie comme s'il était, lui-même, le bouton qui se détache de son pardessus d'automne dans le premier chapitre du livre. Entouré par le cercle de sa culpabilité, il est aussi détaché du monde extérieur que le bouton du pardessus. De même qu'il a suffi d'un instant pour que le fil se rompe et que le bouton soit séparé du pardessus, de même Alexandre se trouve dépourvu de tout sentiment de continuité temporelle à cause d'un événement isolé, c'est-à-dire la mort de sa mère, qu'il n'est jamais parvenu à envisager dans une perspective raisonnable.

D'ailleurs il est, et par sa timidité et par son fatalisme, presque aussi passif devant les caprices du sort que le bouton. En fait, le caissier n'arrive à sortir de son cercle de culpabilité que sous les ordres de quelque figure autoritaire. C'est le médecin qui lui donne la permission d'aller se reposer à la campagne et qui, par conséquent, lui rend possible « cet acte de volonté qui le faisait frémir comme d'une imprudence peut-être redoutable³⁸ ». D'ailleurs il ne se rend chez le médecin que sur les recommandations de M. Fontaine. Étant donné les structures de la souffrance d'Alexandre et l'échec de toute tentative d'évasion constructive, il n'est pas étonnant que le caissier en fin de compte s'empêtre de plus en plus dans sa souffrance dont la seule issue possible est la mort.

Il est maintenant utile de considérer brièvement le rôle de la maladie dans la vie d'Alexandre. Il ne s'agit pas, bien sûr, de mettre en cause le cancer dont meurt le caissier, mais plutôt de faire quelques remarques sur son attitude vis-à-vis de la maladie avant que le cancer ne se soit déclaré. Or, après l'incident des cent dollars à la banque, la maladie prend pour Alexandre l'aspect d'une évasion :

Une nostalgie telle que ni la liberté, ni ses projets de voyage n'en avaient encore mis de semblable dans son cœur, le soulevait. En perspective, assez éloignée de lui, la maladie l'attira presque autant que les îles : en avoir fini avec les chiffres, n'être plus coupable surtout. Lui-même ne se pardonnerait-il pas bien plus volontiers d'être malade que triste et insupportable³⁹ ?

Pendant il ne faut pas, à mon avis, classer la maladie parmi les catégories d'évasions négatives. Pour le caissier en proie aux sentiments oppressifs de

37. G. Roy, *op. cit.*, p. 137.

38. *Ibid.*, p. 185.

39. G. Roy, *op. cit.*, p. 107.

culpabilité, la maladie est surtout un moyen d'autopunition, une manière d'attaquer le « vil étranger logé au centre de lui-même ⁴⁰ ».

Il convient maintenant de faire le point sur cette étude de la structure de la souffrance d'Alexandre Chenevert. La signification du « cercle vicieux » et des « évasions manquées » en ce qui concerne le caissier est maintenant explicite. Il ne reste qu'à la placer dans une perspective plus large. À cet égard la phrase suivante tirée d'un article d'André Brochu sur *Bonheur d'occasion* me paraît très intéressante. Brochu a trouvé que, chez Gabrielle Roy, « la femme, c'est l'espace fermé. [...] L'homme par contre, c'est la droite, ce qui fonce mais ne peut s'arrêter, ne peut trouver de stabilité ⁴¹ ».

Comme cette étude semble prouver le contraire, il vaut la peine de faire quelques dernières remarques sur la signification de « l'espace fermé » dans *Alexandre Chenevert*. Indiquons d'abord que le caissier n'est pas le seul homme dans le livre qui se caractérise par un espace circulaire. La description suivante du médecin est très révélatrice à cet égard :

Il était jeune encore, au début de la quarantaine, mais il avait toujours vécu tendu ; dans sa jeunesse pauvre, vers la profession qui seule à ses yeux accordait des ambitions personnelles de considération, d'aisance, avec l'orgueil d'être complètement au service des autres ; devenu médecin, tendu vers une clientèle qu'il voulait conserver sans manœuvres, comme celle de traîner un patient de consultation en consultation avec des palliatifs destinés à le leurrer. Maintenant, une amertume presque constante, en lui faisant voir moins élevés ses propres motifs, lui enlaidissait ceux des autres, la nature humaine. Sévère, souvent crispé, le visage était pourtant sympathique avec les yeux bruns attentifs et pleins de fatigue. Des petits plis serrés aux tempes les tiraient, comme si le docteur Hudon eût été continuellement devant un problème lassant ⁴².

Ainsi se retrouvent chez le médecin plusieurs caractéristiques que nous avons déjà signalées chez le caissier. Il y a de nouveau la fatigue, la tension nerveuse, la souffrance, et surtout, cette résignation de l'homme faible devant des problèmes insurmontables.

40. *Ibid.*, p. 145. Cette fonction de la maladie chez Alexandre a été très bien mise en relief par G. Bessette dans l'article auquel j'ai déjà fait allusion. C'est pour cette raison que je ne fais que signaler ici la présence de cette fonction de la maladie.

41. A. Brochu, « Thèmes et structures de *Bonheur d'occasion* », dans *Écrits du Canada français*, Vol. XXII, Montréal, 1966, p. 189.

42. G. Roy, *op. cit.*, p. 160-161.

M. Fontaine est moins tracassé par l'injustice du monde que son caissier et le docteur Hudon. Convaincu que « le malheur vient généralement d'être inoccupé, de ne pas observer des principes sains ⁴³ », le directeur de la banque a pris la voie de la mobilité sociale. Cependant sa vie, comme le montre très bien le passage suivant, n'échappe pas plus que celle du médecin à l'engrenage circulaire d'une routine en fin de compte un peu absurde :

Il jouait au golf. Il estimait très important, *capital*, l'exercice physique. Il mettait autant d'ardeur à se distraire de son travail qu'il en apportait, à neuf heures du matin, à attaquer sa journée. C'était là, à son sens, tout le secret d'une vie équilibrée. *Play hard... work hard* était l'un de ses slogans. Il en avait plusieurs : ne perdez pas une minute de temps, et le temps vous appartient ; maintenez-vous en bonne santé, et la vie vous paraîtra digne d'être vécue. *Comment réussir dans la vie et se faire des amis* était son livre de chevet. Il écoutait le journal parlé en beurrant ses toasts ; il se devait de connaître les affaires du monde et le résultat des joutes de hockey. Il n'y avait pas une minute de l'existence de M. Fontaine qui n'eût une valeur de réclame ⁴⁴.

Il y a une certaine ironie dans cette vie apparemment dynamique de M. Fontaine. En quelque sorte ce dernier est aussi passif devant son idée fixe que le caissier devant la sienne ⁴⁵. D'ailleurs le directeur de la banque est lui-même touché plus tard, du moins pendant quelques instants, par la vision d'un certain fatalisme. Lors de son premier entretien avec Alexandre, M. Fontaine se demande comment le caissier a cessé de graviter :

Lui-même [...] avait été sage, prudent, économe... mais il s'aperçut qu'Alexandre avait dû l'être autant, sinon plus. Il était difficile en effet de découvrir quels principes fondamentaux M. Chenevert avait pu négliger. [...]

Il poussa le cendrier un peu plus près du petit homme surexcité. Alexandre fumait comme s'il eût voulu arriver le plus vite possible au bout de cette longue Pall Mall. Il ne demandait rien. Il n'accusait personne. Cependant, il témoignait. A sa manière, il démontrait que les hommes [...] n'étaient pas tous doués pour le bonheur... En tout cas, attendez assez longtemps, et vous le verrez bien. Têtu, absorbé et muet, il déposait contre les principes de M. Fontaine, et celui-ci se sentit menacé ⁴⁶.

43. G. Roy, *op. cit.*, p. 87.

44. *Ibid.*, p. 88. C'est G. Roy qui souligne.

45. Il ne faut pas pousser l'analogie trop loin car les résultats de chaque idée fixe sont tout à fait différents.

46. G. Roy, *op. cit.*, p. 94-96. Le fatalisme de M. Fontaine est moins probant que celui du médecin Hudon. Il faut aussi signaler le style indirect de ce passage. En quelque sorte le fatalisme exprimé par l'idée que « tous les hommes ne sont pas doués pour le bonheur » représente plutôt le point de vue de G. Roy que l'opinion de M. Fontaine. Je reviendrai à cette constatation plus bas.

Ces quelques citations peuvent paraître insuffisantes pour prouver l'existence de « l'espace fermé » chez le docteur Hudon et M. Fontaine. Cependant elles se basent, *mutatis mutandis*, sur le même fatalisme que Brochu a trouvé chez Rose-Anna et Florentine et dont il s'est servi pour renforcer sa thèse. Sans passer à une analyse profonde des autres personnages d'*Alexandre Chenevert* (ce qui est d'ailleurs difficile, étant donné le peu de renseignements que nous possédons sur les personnages secondaires du livre⁴⁷), il est quand même possible maintenant, de constater que la configuration spatiale que Brochu a trouvée dans *Bonheur d'occasion* ne correspond pas aux structures spatiales d'*Alexandre Chenevert*. C'est la nature spécifiquement féminine de « l'espace fermé » qui est mise en cause.

Il ne s'agit donc pas de mettre en doute la validité des structures qu'André Brochu a trouvées dans *Bonheur d'occasion*, mais de revoir la signification qu'il attribue à ces structures. Or, il me semble que cette étude de l'espace intérieur du caissier peut jeter une lumière nouvelle sur l'interprétation de Brochu. Nous avons vu plus haut que l'espace fermé d'Alexandre est la représentation structurale de ses sentiments exagérés de culpabilité. Ainsi l'étude de l'espace intérieur du caissier a confirmé, sur le plan structural, l'analyse psychocritique du livre que G. Bessette a entrepris en termes du complexe maternel qu'il trouve dans les livres de G. Roy en général. C'est en ce sens qu'il me semble plus probant d'attribuer la forme de « l'espace fermé » au complexe maternel de G. Roy que de trouver dans cette forme circulaire une structure spécifiquement féminine.

En guise de conclusion, une dernière remarque. Il se peut que des études structurales des romans de G. Roy puissent apporter des contributions valables à une vue d'ensemble de son œuvre. Si les cas de *Bonheur d'occasion* et d'*Alexandre Chenevert* sont indicatifs, nous sommes en présence d'une certaine évolution structurale. Il s'agit de la domination graduelle de l'espace fermé et du rétrécissement progressif de ce même espace.

AGNES WHITFIELD,
Université Queen's,
Kingston.

47. Ce problème se pose aussi pour M. Fontaine et le médecin dans la mesure où ils sont également des personnages secondaires.